

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

(Suite)

Nous avons tenté de tenir tête à cet orage ; mais la persécution a pris des proportions telles que persévérait à livrer sa vie. Un de nos fermiers nous prévint que l'on devait faire une descente, et nous emmener prisonniers... Le vieux Julien courut toute la nuit afin de nous avertir à temps. Il fit plus : il nous ménagea un moyen de quitter Civray sans être remarqués. Henri revêtit un habit de paysan, je jetai sur moi une mante d'artisan, et nous partîmes emmenant une carriole à bœufs, qui contenait nos objets les plus précieux. Quelques jours après, nous arrivions à Paris...

— Vous sera-t-il possible d'y demeurer cachée, Madame ?

— Je ne compte point y rester, Jeanne... Henri se trahirait vingt fois dans une journée. Sa franchise, son ardeur chevaleresque ne lui permettraient point de laisser s'accomplir sous ses yeux tant d'infamies et de crimes... Je ne puis sauver sa vie qu'en l'emmenant de France. Il consentira à cette expatriation pour ne point me savoir exposée...

— Monsieur le comte vous aime tant, Madame !

— Oui, c'est un grand, un noble cœur, rempli d'enthousiasme, de foi, de courage. Aussi pour le défendre contre ses entraînements, pour l'arracher aux périls qui le menacent, j'ai compté sur toi...

— Sur moi, madame la comtesse !... Que puis-je faire ? parlez, ma vie, mon sang vous appartiennent... Je vous dois ce que je sais, ce que je suis, ce que je possède, et je serai heureuse, bien heureuse, le jour où il me sera possible de vous prouver ma reconnaissance...

La voix de Jeanne faiblit en prononçant ces derniers mots, et la comtesse de Civray saisit les deux mains de la jeune fille.

— Ne parle point de reconnaissance, lui dit-elle, tout ce que je fis pour toi n'a peut-être abouti qu'à te causer une amère douleur... Et qui sait, si le jour où tu quittas Civray ?...

— J'en suis sortie le front haut, madame la comtesse ; le cœur rempli pour vous de tendresse et de respect... Ne m'en demandez pas davantage... Si j'ai mon secret, c'est assez que Dieu le connaisse... Vous avez dit que je pouvais vous servir, apprenez-moi, comment ?...

— J'ai tout combiné et ce sera fort simple : quant à ce qui nous concerne, je ne suis nullement inquiète de moi et de Cécile...

— Ah ! Mlle Cécile vous accompagne ?

— Naturellement. En fait de serviteurs, Robert seul nous a suivis. Tu connais le dévouement de Comtois, eh bien ! Robert est le digne fils d'un tel père. Il a commencé par nous découvrir, avec beaucoup d'adresse, un logement tranquille où, peut-être, nous défierons longtemps les *Observateurs de l'esprit public*, si je ne craignais, à toute heure, que l'indignation d'Henri ne se manifestât par des paroles dangereuses. Je dois le sauver malgré lui, en lui persuadant qu'il travaille seulement à mon salut. Voici donc ce que j'ai résolu : Tandis que Robert s'occupera de nous procurer des passeports pour la Suisse, nous viendrons chaque jour, chez toi, Cécile et moi, augmenter le nombre de tes ouvrières. On s'habitue à nous voir dans le quartier. Le soir nous rentrerons dans notre

logis, et nous y trouverons Robert, qui nous tiendra au courant de ses démarches.

— Jusqu'à ce moment, madame la comtesse, vous ne faites guère appel à ce dévouement dont vous voulez me demander des preuves.

— Je te l'ai dit, Henri seul m'inquiète. Je ne veux pas qu'il s'éloigne de l'asile que je lui choisirai dans une maison sûre.

— Madame la comtesse, dit Jeanne, quelle maison est sûre aujourd'hui ? Quelle hospitalité demeurera inviolable ? Ce que ne ferait pas la trahison brutale, la terreur l'inspire. Songez-y, qui recueille un suspect devient suspect à son tour... Et tout suspect se change en victime... La mort fauche vite, allez ! et toutes les têtes sont en jeu !

— La personne chez laquelle se réfugiera Henri est dévouée jusqu'à l'héroïsme.

— Et c'est ?... demanda la jeune marchande.

— Toi, Jeanne !

— Moi ! madame la comtesse, moi, vous voulez que ?...

— Je veux que tu m'aides à sauver mon fils Henri, que longtemps tu appelas ton frère... Je te demande une preuve irrécusable de ce dévouement, dont tu m'as si souvent garanti la puissance... Après avoir brisé le rêve insouciant de ta jeune vie, je te supplie maintenant de ne plus voir en moi qu'une seconde mère, et de ne pas me laisser en vain pleurer à tes genoux.

— Mais Madame, c'est impossible ! dit Jeanne avec égarement.

— N'as-tu point une pièce séparée du magasin et de l'arrière-boutique ?

— Oui, une chambre à laquelle on monte par l'escalier de la cour.

— Où donne cette porte ?

— Sur la cour dont je vous parle.

— Et cette autre ?

— Dans un cabinet si petit qu'on y mourrait faute d'air.

— Eh bien ! Jeanne, tu cèderas la chambre à Henri.

— Votre volonté sera la mienne, madame la comtesse, répondit Jeanne, en baissant la tête.

— Merci, Jeanne. Tu vois que j'avais raison de compter sur toi.

— Vous auriez encore raison, madame la comtesse, si vous me demandiez de verser mon sang pour vous.

— Merci, merci ! me voilà tranquille... Robert va s'occuper des passeports ; s'il échoue, tu mettras tes amis dans nos intérêts... Pendant ce temps, Cécile et moi, nous préparerons tout pour le voyage... Sois bénie, Jeanne... En récompense du sacrifice accompli par toi jadis, que Dieu te rende un jour heureuse !

— Je ne lui demande pas de bonheur... balbutia Jeanne.

— Ainsi tout est convenu ?

— Tout. Quand monsieur le comte usera-t-il de son asile ?

— Ce soir même.

— Ce soir ! vous n'y songez pas, madame ?...

— Au contraire, Jeanne ! le moindre retard me fait frissonner de terreur. Quelle raison as-tu pour reculer l'heure où je serai tranquillisée sur le sort de mon fils ?

— Mais ce soir je donne une petite fête pour l'anniversaire de ma naissance.

— Tant mieux ! à la faveur du mouvement, l'arrivée

d'Henri sera moins remarquée... Courage, mon enfant courage ! Tandis que tu sauveras mon fils bien-aimé, Cécile et moi nous prierons Dieu pour toi du plus profond de notre âme...

— Voici la clef de la petite chambre, madame la comtesse... Dans la cour... l'escalier à droite, au dernier étage.

Au moment de quitter Jeanne, Mme de Civray fut prise d'un sentiment de reconnaissance et de tendresse qui lui fit ouvrir les bras ; Jeanne s'y précipita

— Adieu, ma vaillante, adieu, ma Jeanne !

Un sanglot fut l'unique réponse de la jeune fille ; puis elle relâcha le front, comme si l'énergie lui était revenue sous l'impression de cette caresse, et elle répéta :

— Madame la comtesse... à demain !

— A demain !

CHAPITRE II

DANS LE PASSÉ

Jeanne avait grandi loin de Paris, dans ce domaine de Civray dont le souvenir la poursuivait comme celui d'un Eden dont elle aurait été chassée ! Dans ses heures d'isolement et de lutte, elle tournait les regards de son âme vers cette demeure, et, les souvenirs amenant l'attendrissement, elle sentait une part de son fardeau s'alléger tandis qu'elle répandait des larmes.

Alors se réveillait le passé, ce passé si jeune et cependant si loin, et que, volontiers, elle aurait cru vieux d'un siècle.

Le château de Civray, bâti sous Louis XIII, avait une splendeur un peu lourde. Heureusement, la nature s'était chargée d'en égayer les aspects. Le parc, immense, plein d'ombre et de mystère, permettait de trouver, à toute heure, la solitude et la paix.

Dans son amour pour les beautés agrestes, telles qu'il plut à Dieu de les produire, la comtesse de Civray avait remplacé la régularité d'un jardin dû aux dessins de Le Nôtre, par une fantaisie plus jeune, plus franche, laissant à la sève des arbustes et à la fantaisie de leur feuillage le soin de créer des décorations imprévues, dans lesquelles les splendeurs des corolles et l'exubérance des branches faisaient des jardins de Civray un objet d'étonnement et d'admiration.

Jeanne avait grandi au château. Son père y était jardinier, sa mère tenait l'emploi de lingère. Tous deux moururent jeunes, laissant l'enfant toute petite. Aucun membre de sa famille ne la réclama, et la comtesse de Civray, la considérant comme un legs de deux fidèles serviteurs, la garda près d'elle.

Seulement, cette situation d'isolement, ce titre d'orpheline, changèrent à la fois la destinée de Jeanne et les projets de la comtesse.

Il parut à celle-ci qu'elle devait beaucoup à l'enfant. Si Jean et Marthe Raimbaut eussent vécu, ils auraient eux-mêmes choisi l'état de leur fille, préparé, fixé son avenir.

Dans la crainte de ne pas réaliser assez, la comtesse tenta trop.

Avant de consulter sa raison, elle laissa déborder son cœur.

Jeanne devint la compagne, la sœur d'Henri de Civray, plus âgé seulement de trois ans.

Celui-ci, dont la paresse faisait le désespoir de son précepteur, refusait souvent d'ouvrir ses livres et ses cahiers, si Jeanne n'assistait point à la leçon. On envoyait alors chercher la petite fille. Jeanne, le plus souvent, couvrait dans le parc, les cheveux au vent, chantant à pleine gorge comme un oiseau, luttant de vitesse avec les grands lévrier. Elle arrivait dans la salle d'étude, des herbes plein les boucles de sa chevelure blonde, les mains parfumées de menthe sauvage ou de thym, les joues fraîches comme le cœur saignant des grosses roses dont elle emplissait son tablier. Il semblait qu'elle apportait un parterre avec elle.

Dès qu'il la voyait, Henri redevenait docile.

Jeanne s'asseyait à la table, lisait dans son livre, apprenait la leçon, faisait le devoir, lui expliquant ce que le précepteur avait mille fois mieux dit, mais qu'il